

Note de recherche stratégique n°16 – décembre 2014

La présence de l'histoire dans les relations stratégiques : influence inconsciente ou ressource rhétorique ?

Eric SANGAR

Post-doctorant à l'IRSEM¹

Sommaire

Introduction.....	2
Les approches existantes.....	3
Interpréter et communiquer le présent à l'aide de l'histoire : l'usage conscient de leçons et d'analogies.....	3
Les influences inconscientes du passé sur les discours stratégiques : mythes, schémas, perceptions	5
Comment mieux analyser la « présence de l'histoire » ? Une approche bidimensionnelle	6
Conclusion : l'utilité de mieux concevoir la « présence de l'histoire » dans l'analyse stratégique	9
Bibliographie.....	10

¹ Eric SANGAR est post-doctorant à l'IRSEM dans le cadre du programme Fernand Braudel, cofinancé par la Fondation Maison des Sciences de l'Homme. Les recherches menant aux présents résultats ont bénéficié d'un soutien financier du septième programme-cadre de l'Union européenne (FP7/2007-2013 - MSCA-COFUND) en vertu de la convention de subvention n°245743 – Programme de bourses post-doctorales Braudel-IFER-FMSH, en collaboration avec l'IRSEM. L'auteur tient à remercier Thierry Balzacq, Frédéric Charillon et Roxane Lauley pour leurs précieux conseils pendant la préparation de ce texte. Contact : eric.sangar@eui.eu

Introduction

La crise en Ukraine semble témoigner d'une réapparition de l'histoire sous plusieurs formes. En effet, dans les tentatives de compréhension des origines de la crise, de nombreux analystes occidentaux se focalisent sur le rôle de l'histoire en parlant d'un « retour » aux conceptions politiques d'expansion territoriale du 19^e siècle. Des analogies sont notamment tracées avec les accords de Munich de 1938, ou bien en interprétant la politique russe comme une stratégie de « réparation » de l'humiliation causée par la chute de l'Union soviétique. Alternativement, la crise peut être perçue comme le résultat de processus historiques de longue durée, ou bien comme moment d'une reconstruction de l'histoire en fonction de la logique des intérêts du présent. Dans la plupart des cas sans le rendre explicite, les analystes s'appuient sur une parmi deux hypothèses dichotomiques : soit l'histoire est interprétée comme facteur de mobilisation (et donc ressource d'action soumise à la liberté du choix rationnel des acteurs), soit elle est perçue comme « poids » (et donc une contrainte limitant le choix rationnel des acteurs).

L'usage des références historiques peut bien constituer une influence indépendante sur le processus et le résultat des débats stratégiques. Dans la mesure où, au moins dans les démocraties occidentales, les décisions stratégiques sont influencées par des processus discursifs impliquant les médias et le public, l'usage de références à l'histoire, grâce à leur valeur argumentative, mais aussi émotionnelle, peut favoriser l'adoption d'une interprétation stratégique par rapport à une autre. Ainsi, l'interprétation des « leçons de l'histoire », loin d'être un jeu purement intellectuel, peut devenir un véritable « champ de bataille » des discours stratégiques, à l'intérieur, mais aussi à l'extérieur d'un pays.

Face à ce constat, cette note a l'ambition suivante : Elle résumera d'abord les différentes approches existantes d'analyser le recours discursif à l'histoire en se focalisant sur la différenciation entre « poids » et « ressource d'action » dans les discours et processus de décision internationaux. Ensuite, le texte proposera un cadre analytique qui permettra de mieux saisir l'équilibre empirique entre l'usage conscient et influence inconsciente de l'histoire. Enfin, l'utilité stratégique de cette proposition sera illustrée à l'exemple d'une analyse potentielle des références à la chute de l'Union soviétique, employées par le Président Poutine.

Quelle est l'utilité concrète d'une telle analyse ? Deux éléments peuvent être identifiés. D'abord, la compréhension du rôle concret de l'histoire dans l'orientation stratégique d'un acteur la relation entre ces facteurs dans une situation concrète est cruciale afin de savoir si celui-ci, légitimant son choix d'action par un recours à l'histoire, peut être influencé à travers un effort de négociation instrumental ou de persuasion normative.² Deuxièmement, « invoquer le poids de l'histoire chez l'autre est souvent prouver qu'il existe chez soi. » (Grosser, 2002: 363) Comme indiqué, la crise en Ukraine a provoqué une multiplication des usages d'analogies historiques, par exemple avec la politique allemande des années 1930 ou la politique serbe des années 1990. Ceux qui sont considérés comme « experts » de l'analyse internationale ont nécessairement recours à un

² C'est-à-dire, si la hiérarchie des intérêts de cet acteur est potentiellement malléable en fonction d'un changement de son calcul coûts-bénéfices ou plutôt en fonction d'un changement de ses idées et son interprétation normative du monde.

imaginaire très spécifique qui structure les recommandations qu'ils considèrent comme enseignements historiques « objectivement » valables et utiles (Delori, 2011). Ces choix reflètent peut-être surtout les expériences historiques qui ont marqué les sociétés occidentales. L'analyse critique de ces usages « domestiques » pourrait donc aussi aider à identifier les manières dont la pensée stratégique occidentale est historiquement « marquée ».

Les approches existantes

Dans la section suivante, les différentes approches conceptualisation théoriques de la présence de l'histoire dans la sphère internationale seront présentées. Ces approches seront différenciées par l'usage conscient de l'histoire par les acteurs (donc l'histoire comme « variable dépendante ») et l'influence inconsciente de l'histoire sur les orientations et choix des acteurs (donc l'histoire comme « variable indépendante »).

Interpréter et communiquer le présent à l'aide de l'histoire : l'usage conscient de leçons et d'analogies

L'approche dominante dans les relations internationales se concentre sur l'usage individuel de l'histoire. Les acteurs – décideurs, experts, journalistes – s'appuient sur l'expérience historique principalement de deux manières. La première concerne l'usage du passé à des fins « cognitives » : L'expérience du passé – sous forme d'enseignements ou analogies – aide les acteurs à faire du sens du présent et à adapter leur action en fonction de similarités perçues avec des contextes passés.

Deux textes représentent les références clés de l'analyse de l'utilité cognitive du passé. L'ouvrage « *Thinking in Time : The Uses of History for Decision-Makers* » est souvent cité comme première analyse majeure du rôle cognitif des leçons historiques dans les processus de prise de décision stratégique. À travers une analyse inductive d'une série de cas d'études qualitatives, les auteurs explorent les usages empiriques de l'histoire par les décideurs américains. L'utilité cognitive dépend largement des personnalités et des savoirs des décideurs ainsi que des routines organisationnelles – éléments qui permettent trop rarement d'étudier l'histoire avec un suffisant degré d'assiduité pour éviter le danger de tirer des analogies superficielles. Ainsi, les auteurs proposent une approche décisionnelle qui met d'abord l'accent sur l'analyse situationnelle selon les termes du « *Known* », « *Unknown* » et « *Presumed* », avant de définir une stratégie d'action appropriée (Neustadt & May, 1986: 251).

Le deuxième classique, « *Analogies at War* », se distingue par un cadre théorique à la fois plus rigoureux et des conclusions plus sceptiques par rapport à l'utilité réelle de l'usage cognitif de l'histoire. En s'appuyant sur une analyse des réunions de prise de décision avant l'intervention au Vietnam, l'auteur, Yuen Foong Khong, crée le concept d' « *Analogical Explanation (AE) framework* » qui nomme six fonctions heuristiques des analogies historiques dans la prise de décision stratégique : Elles « (1) aident à définir la nature de la situation à qui le décideur est confronté, (2) aident à saisir les enjeux et (3) fournissent des solutions. Elles contribuent à l'évaluation d'options alternatives en (4) pronostiquant leurs chances de succès, en (5) appréciant leur justesse morale et en (6) avertissant

des risques associés aux options. » (Khong, 1992: 10) Si Khong confirme que l'histoire peut avoir une importance heuristique majeure dans la prise de décision stratégique, il montre ensuite les limites des analogies en termes d'objectivité rationnelle. Ces limites ne résultent pas uniquement de la négligence des décideurs à prendre la valeur intellectuelle de l'histoire au sérieux, mais sont surtout une conséquence directe des processus psychologiques des individus. Ces derniers favorisent l'émergence de schémas basés sur des similarités superficielles et simplifiées ainsi qu'une tendance à chercher la confirmation des interprétations préétablies (Khong, 1992: 256-263).

Les études de Neustadt & May et de Khong ont été reprises par un nombre d'auteurs ayant examiné l'importance de l'utilisation cognitive de l'histoire dans la prise de décision en temps de crise (Hemmer, 1999; Houghton, 2001; Macdonald, 2000). Ces études soulignent souvent l'influence complémentaire des traditions et routines organisationnelles qui déterminent fortement le choix et l'impact des enseignements tirés du passé. En conséquence, si les analogies et les leçons sont un outil commun et fréquemment utilisé dans les processus de prise de décision stratégique, leur rationalité cognitive est restreinte à cause de nombreuses limitations qui résident à la fois au niveau des individus et au niveau des collectifs organisationnels.

Un deuxième mode d'usage conscient de l'histoire concerne la manière dont l'histoire peut aider à convaincre d'autres acteurs ou le public d'une mode d'action approprié. L'utilisateur d'une référence historique cherche donc à mobiliser l'histoire pour légitimer son interprétation préétablie du présent. Une partie des travaux interprète ces usages souvent comme « abus » ou « manipulation » de l'histoire selon les nécessités à court terme de la communication stratégique (Herf, 2010; MacMillan, 2009; Noon, 2004). Le choix d'une référence discursive à l'histoire est donc souvent déterminé par les besoins et intérêts des acteurs au présent. Or, aucun élément analytique n'exige que les acteurs soient toujours engagés dans un effort de désinformation ; au contraire, ils peuvent très bien utiliser l'histoire à la fois comme ressource cognitive et la mobiliser ensuite comme ressource rhétorique. Par exemple, une étude, portant sur l'usage de références historiques pendant les débats au Congrès américain autour de la crise au Koweït de 1990, constate que plus de 20% des orateurs utilisaient des références aux accords de Munich ou au Vietnam (Taylor & Rourke, 1995). Les auteurs démontrent que le choix entre ces deux références (et les positions politiques qui y sont associées) est plus corrélé aux orientations idéologiques et partisans des députés qu'à leurs expériences personnelles ou tranches d'âge.

Le débat stratégique autour de l'intervention au Kosovo a été l'objet de plusieurs analyses de discours traçant l'usage des références historiques dans la pratique. L'étude de Paris (2002) renforce cette conclusion en démontrant que la guerre du Kosovo a été précédée par une « guerre des métaphores », plus précisément un débat entre les adhérents à une intervention et ses opposants dans lequel tous les deux camps essayant de justifier leurs positions à travers des métaphores historiques. Analysant en particulier l'usage de comparaisons entre l'Holocauste et la persécution des Kosovars, l'étude de Bates (2009) attire l'attention en particulier sur le fait que « l'efficacité » rhétorique des références historiques dépend peut-être surtout de leur capacité à évoquer des émotions collectives (Bates, 2009: 46).

Les influences inconscientes du passé sur les discours stratégiques : mythes, schémas, perceptions

Si la section précédente a résumé la conceptualisation de l'usage conscient de l'histoire par les décideurs, le passé exerce également une influence inconsciente sur les discours stratégiques. Ces influences, sous forme très variée, sont à l'origine des limites à l'instrumentalisation pure et dure de l'histoire par les acteurs. Les mythes, des traumatismes et des perceptions biaisées ne représentent qu'un choix illustratif parmi ces influences.

Le terme du mythe peut avoir nombreuses significations analytiques. Il a été appliqué dans l'analyse des discours stratégiques pour désigner l'émergence historique d'idées stratégiques dont la signification n'est plus activement interrogée par les acteurs. Dans un ouvrage collectif entièrement consacré à l'analyse empirique de ce type d'influences discursives du passé, Béatrice Heuser a identifié un nombre d'exemples comme les « *special relationships* », les idées autour d'une « mission internationale » d'un pays ou les notions des « ennemis jurés », (Heuser & Buffet, 1998). Des concepts comme celui du « couple franco-allemand », discursivement construits à un certain moment historique, deviennent une partie intégrante du discours stratégique d'un pays à tel point que leurs origines historiques et leurs pertinences actuelles ne sont plus interrogées (Buffet & Heuser, 1998). Dans le domaine de la pensée militaire, de nombreux exemples de mythes influençant les discours stratégiques existent. Les études de l'Etat major allemand des guerres d'Hannibal et de Frédéric II ont contribué à la formation de la doctrine de la bataille d'annihilation à tout prix, dont la pertinence n'a que peu été mis en question même après la défaite de la Première Guerre mondiale (Wallach, 1967). De même, dans les guerres en Irak et Afghanistan, l'armée britannique a surestimé ses capacités de contre-insurrection suite à la construction rhétorique d'une tradition centenaire ayant forgé une approche spécifiquement britannique des « *small wars* » (Jones & Smith, 2013: 437).

Un autre exemple de l'influence inconsciente du passé sur les discours stratégiques concerne l'impact des traumatismes historiques collectifs. Ces traumatismes sont le résultat d'expériences collectives à haute intensité sous forme de victime ou de coupable (Alexander, Eyerman, Giesen, Smelser, & Sztompka, 2004; Giesen, 2004). Les traumatismes peuvent entraîner des ruptures radicales dans la construction discursive des identités stratégiques. Le cas de l'Allemagne en est l'exemple paradigmatique. Ainsi, l'analyse de Longhurst postule que le traumatisme de la Deuxième Guerre mondiale a favorisé l'émergence d'une conception stratégique qui exige que « la RFA garde un profil bas dans les affaires de sécurité internationale au-delà de la mission immédiate de la défense du territoire de l'Allemagne et de l'OTAN, et que les "enseignements du passé" soient au cœur des réflexions autour de la politique de sécurité de la République fédérale. » (Longhurst, 2004: 2) L'impact de l'expérience des attentats du 11 septembre sur la politique étrangère américaine pourrait également se révéler traumatique. Ce traumatisme a favorisé l'émergence d'un discours stratégique américain qui voit le terrorisme comme menace radicale et existentielle, « héritier de toutes les idéologies mortelles du 20^e siècle, omniprésent et à tout moment prêt à attaquer 'l'Occident'. » (Nabers, 2009: 205)

Dans son livre majeur, « *Perceptions and Misperceptions in World Politics* », Robert Jervis aborde l'influence des expériences historiques sur les perceptions. Il différencie notamment les influences des expériences personnelles directes, les expériences générationnelles, et les influences indirectes sur les organisations (Jervis, 1976: 239-270). Tous ces types d'expériences peuvent modifier la manière dont une situation actuelle est interprétée. Par exemple, « un diplomate basé dans un pays qui devient communiste après le triomphe de ce qui apparaît comme un mouvement de réforme

aura de perceptions de changement pacifique dans d'autres pays qui sont différentes de celles d'un diplomate ayant observé un réformateur réussi. » (Jervis, 1976: 240) L'expérience historique peut également influencer fortement les perceptions stratégiques à travers plusieurs générations. Ces influences ont récemment été étudiées pour les perceptions anglo-saxonnes de l'Afghanistan. Stanski (2009) et Porter (2009) montrent qu'au moment de l'intervention américaine de 2001, la société afghane était souvent perçue comme « xénophobe » et « opposée à l'Etat central ». Une telle perception est le résultat de l'expérience historique formatrice de la Première Guerre Anglo-Afghane, dont le récit de la défaite a été transmis par des officiers britanniques de l'armée indienne (Peers, 2003).

Comment mieux analyser la « présence de l'histoire » ? Une approche bidimensionnelle

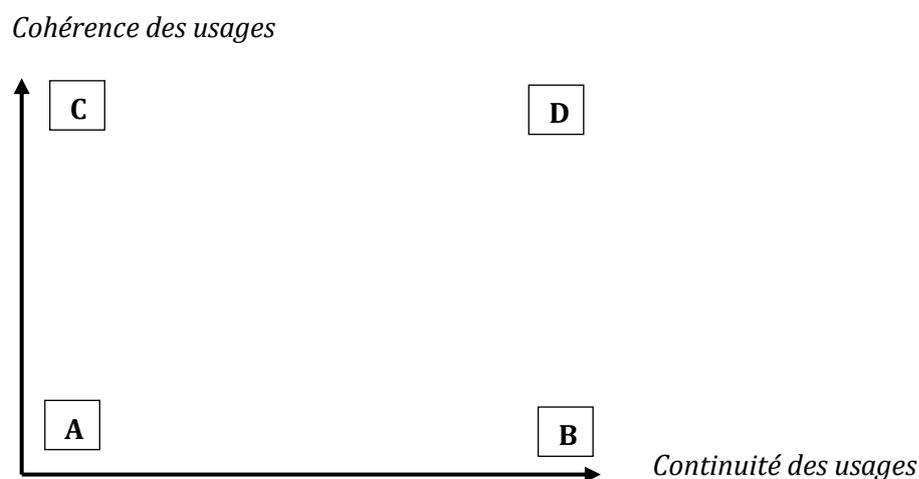
Les approches existantes choisissent souvent une perspective théorique unique, favorisant soit le poids de l'histoire comme facteur déterminant inconsciemment l'action des acteurs, soit l'instrumentalisation (et parfois la « manipulation ») de l'histoire par les acteurs en fonction de leurs besoins individuels (cognitifs ou rhétoriques). Cependant, plusieurs études soulignent des liens empiriques entre l'usage conscient d'analogies et l'impact inconscient des perceptions biaisées, ou bien les rapports entre les traumatismes collectifs et leurs mobilisations rhétoriques. Par exemple, à travers l'analyse des discours identitaires aboutissant aux violences de masse, Jacques Sémelin a démontré le rapport symbiotique entre les traumatismes historiques et leurs mobilisations intentionnelles par les acteurs politiques en temps de crise (Sémelin, 2005: 25-62). Les liens entre le passé comme « facteur construit » et comme « facteur structurant » sont également souligné dans l'ouvrage « *Les usages de la mémoire dans les relations internationales* » de Valérie-Barbara Rosoux, étude qui constitue peut-être l'ouvrage francophone le plus détaillé consacré à ce sujet. A partir d'une comparaison de cas d'études des politiques de mémoire entre anciens adversaires de guerre, elle conclut que : « si les tenants de la mémoire officielle ont une certaine marge de manœuvre concernant la représentation du passé, elle n'en est pas moins relative. Le discours sur le passé ne détermine que dans une certaine mesure les représentations partagées par les individus. » (Rosoux, 2001: 353)

En conséquence, pour comprendre comment le passé peut à la fois structurer le présent et être structuré par les acteurs, il serait pertinent d'appliquer une analyse globale visant d'abord à définir les marges d'instrumentalisation par les acteurs ainsi que les limites normatives imposées aux orientations des acteurs. Comment l'opérationnalisation d'une telle analyse serait-elle possible ? Comment mesurer la part des instrumentalisation conscientes et celle des influences inconscientes sans avoir recours aux méthodes de la psychologie des profondeurs ?

Le cadre analytique suivant représente une première tentative de réaliser une différenciation empirique entre l'usage conscient et l'influence inconsciente de l'histoire, et donc de saisir à tel point, dans une situation concrète, l'histoire peut déterminer le choix des acteurs. Etant donné que les discours publics ou semi-publics sont souvent la seule source de données accessible pour analyser la construction des orientations individuelle des acteurs, ce cadre propose l'approche d'une analyse de discours comparative. Conscient du fait que l'observation et la comparaison de discours d'acteurs

n'est nécessairement qu'une « mesure » indirecte des orientations et logiques d'action des acteurs, l'analyse de l'usage discursif de références à l'histoire par un ou plusieurs acteurs serait structurée en fonction de deux axes.

D'une part, l'axe vertical représente la « cohérence des usages » discursifs de l'histoire par un acteur : cette dimension s'intéresse à la question de savoir si l'acteur en question a eu recours aux mêmes références historiques et associations normatives devant toutes les audiences, ou s'il varie l'origine de ces références et le caractère des enseignements normatifs associés en fonction du forum. D'autre part, l'axe horizontal représente la « continuité des usages » dans une perspective temporelle : il implique la façon dont un acteur continue d'utiliser les mêmes références avec les mêmes enseignements historiques à travers plusieurs contextes de décision successifs ou pas. Les résultats obtenus peuvent correspondre à un des quatre types esquissés dans le modèle suivant :



Comment peut-on appliquer ce modèle pour comprendre l'influence de l'histoire dans l'orientation stratégique d'un acteur ? Supposons qu'une analyse des discours du Président Poutine entre son arrivée au pouvoir et la crise actuelle en Ukraine s'intéresse à son recours à l'expérience de la chute de l'Union soviétique et aux conséquences normatives retenues³. Si le résultat de l'analyse se positionne vers le repère « A », cela implique peut-être que Poutine ne se réfère qu'occasionnellement à cet événement et, de plus, avec des implications normatives changeantes et incohérentes⁴. Un tel résultat serait un indice fort d'un usage conscient de cet événement dans un but d'instrumentalisation rhétorique afin d'obtenir des objectifs donnés en fonction de publics et situation de décision. En revanche, si le résultat rassemble plus au repère « D », un usage continu et cohérent à travers les publics et situations de décision pourrait indiquer que les orientations de Poutine sont de fait influencées par l'expérience de 1991, au-delà de calculs rhétoriques à court terme. Qu'en est-il si le résultat empirique s'approche des repères « B » ou « C » ? Un usage

³ De fait, certains chercheurs argumentent que l'effondrement de l'Union soviétique a eu des effets traumatiques sur les orientations des leaders politiques russes, et que ses effets sont une clé pour comprendre de nombreuses disputes entre la Russie et ses pays voisins, comme celle autour du déplacement d'un monument de la Deuxième Guerre mondiale dans la capitale estonienne en 2007 (Wertsch, 2008).

⁴ Par exemple, Poutine pourrait se référer à 1991 pendant des négociations avec l'UE pour proposer un rapprochement et une réconciliation avec les anciens États membres de l'Union soviétique et en même temps, dans un discours au parlement, justifier un programme de réarmement avec les leçons perçues de la « faiblesse » de l'Etat central en 1991.

caractérisé par une grande continuité temporelle, mais un manque de cohérence normatif (repère « B ») pourrait indiquer qu'un évènement est lié à une forte présence mémorielle, mais que sa signification n'est pas encore figée – ce qui pourrait signifier que l'orientation de l'acteur en question pourrait être changée de l'extérieur par une stratégie de persuasion normative. Enfin, un usage qui se distingue par une haute cohérence et une faible continuité (repère « C ») pourrait indiquer la présence d'un schéma inconscient – une association cognitive qui n'est déclenchée que dans certaines situations, mais avec des associations normatives très précises. Le changement d'un tel schéma uniquement par des représailles matérielles pourrait se révéler difficile.

En fonction de l'interprétation du résultat de l'analyse proposée ici, les acteurs occidentaux pourront adapter leur stratégie de crise vis-à-vis la Russie de la manière suivante : un usage à caractère « opportuniste » (repères B et D) pourrait indiquer que, malgré certaines analyses soulignent le caractère « traumatisant » de l'effondrement de l'Union soviétique, cette expérience sert surtout de légitimation rhétorique d'une politique motivée à priori par des intérêts contemporains du gouvernement russe actuel. Or, une politique extérieure motivée surtout par des analyses matérielles de coûts-bénéfices pourrait tout à fait être modifiée suite à un changement de ce calcul introduit par l'extérieur, par exemple les sanctions économiques ou l'exclusion du gouvernement russe de certains accords internationaux favorisant l'accès de la Russie aux technologies de pointe. En revanche, un résultat proche des repères A ou D pourrait soutenir l'hypothèse selon laquelle la chute de l'Union a eu l'effet d'un traumatisme favorisant l'émergence d'un schéma cognitif interprétant tout changement du contexte international comme menace à l'indépendance de la Russie. Dans ce cas-là, la stratégie d'action occidentale aurait besoin d'être plus sophistiquée, intégrant à la fois des signaux de reconnaissance concernant les craintes russes et des propositions de dialogue institutionnalisées visant à transformer les schémas cognitifs des leaders russes à travers des efforts de persuasion et de socialisation.

Conclusion : l'utilité de mieux concevoir la « présence de l'histoire » dans l'analyse stratégique

L'idée d'une « présence de l'histoire » dans la prise de décision stratégique est un concept analytique presque omniprésent. Peu d'analyses stratégiques omettent de mentionner l'importance de l'histoire pour la compréhension de l'action d'un acteur. Cependant, un terme aussi global que « l'histoire » est bien trop étendu pour pouvoir en déduire des influences causales pertinentes.

Cette note a eu pour vocation, d'une part, de résumer les différentes façons dont les acteurs peuvent utiliser l'histoire de manière consciente et être influencés par l'histoire de manière inconsciente. Le constat que les intérêts matériels et les constructions normatives interagissent dans les processus internationaux a déjà été postulé par la théorie des RI (Zürn & Checkel, 2005). D'autre part, le texte a proposé une approche analytique qui permettrait de faire une meilleure distinction empirique entre les deux formes de « présence » de l'histoire dans les relations stratégiques. L'utilité d'une telle analyse, illustrée à l'exemple des discours du Président Poutine, est la suivante : nombreux sont les analystes qui cherchent à comprendre si une expérience historique évoquée ne sert que de prétexte rhétorique afin de mobiliser un public, ou bien si l'orientation d'un acteur est « réellement » structurée par cette expérience. Comme la discussion des concepts existants a montré, une telle distinction ne peut pas être faite à priori au niveau théorique. D'où la nécessité d'analyses empiriques plus systématiques et sophistiquées qui dépassent les études de cas isolés, sans ambition comparative. Cette contribution a fourni une première proposition pour faciliter la mise en œuvre d'une telle approche.

Bibliographie

Alexander, J. C., Eyerman, R., Giesen, B., Smelser, N. J., & Sztompka, P. (dir.), 2004, *Cultural Trauma and Collective Identity*, Berkeley, University of California Press.

Bates, B. R., 2009, « Circulation of the World War II/Holocaust analogy in the 1999 Kosovo intervention: Articulating a vocabulary for international conflict », *Journal of Language and Politics* n°8 (1), 28-51.

Buffet, C., Heuser, B., 1998, « Marianne and Michel: The Franco-German Couple », dans Buffet, C., Heuser, B. (dir.), *Haunted by History: Myths in International Relations*, Providence / Oxford, Berghahn Books.

Delori, M., 2011, « Le poids de la mémoire sur la politique étrangère », *Politique européenne* n°34 (2), 231-241.

Giesen, B., 2004, *Triumph and trauma*. Boulder / London, Paradigm.

Grosser, P., 2002, « De l'usage de l'histoire dans les politiques étrangères », dans Charillon, F. (dir.), *Politique étrangère: nouveaux regards*, Paris, Presses de Sciences Po.

Hemmer, C., 1999, « Historical Analogies and the Definitions of Interests: The Iranian Hostage Crisis and Ronald Reagan's Policy Towards the Hostages in Lebanon », *Political Psychology* n°20 (2), 267-289.

Herf, J., 2010, « The Use and Abuse of History in Berlin and Washington since 9/11: A Plea for a New Era of Candor », dans Langenbacher, E., Shain, Y. (dir.), *Power and the past: collective memory and international relations*, Washington (D.C.), Georgetown University Press.

Heuser, B., & Buffet, C., 1998, « Conclusions: Historical Myths and the Denial of Change », dans Buffet, C. & Heuser, B. (dir.), *Haunted by History: Myths in International Relations*, Providence / Oxford, Berghahn Books.

Houghton, D. P., 2001, *US Foreign Policy and the Iran Hostage Crisis*, Cambridge, Cambridge University Press.

Jervis, R., 1976, *Perception and misperception in international politics*, Princeton, Princeton University Press.

Jones, D. M., Smith, M. L. R., 2013, « Myth and the small war tradition: Reassessing the discourse of British counter-insurgency », *Small Wars & Insurgencies*, n°24 (3), 436-464.

Khong, Y. F., 1992, *Analogies at War*, Princeton, Princeton University Press.

Longhurst, K., 2004, *Germany and the Use of Force*, Manchester / New York, Manchester University Press.

Macdonald, S., 2000, *Rolling the iron dice: historical analogies and decisions to use military force in regional contingencies*, Westport, Greenwood Press.

MacMillan, M., 2009, *The Uses and Abuses of History*, London, Profile Books.

Nabers, D., 2009, « Filling the void of meaning: Identity construction in U.S. foreign policy after September 11, 2001 », *Foreign Policy Analysis*, n°5 (2), 191-214.

Neustadt, R. E., May, E. R., 1986, *Thinking in Time: The Uses of History for Decision-Makers*, New York, Free Press.

Noon, D. H., 2004, « Operation Enduring Analogy: World War II, the War on Terror, and the Uses of Historical Memory », *Rhetoric & Public Affairs*, n°7 (3), 339-365.

Paris, R., 2002, « Kosovo and the Metaphor War », *Political Science Quarterly*, n°117 (3), 423-450.

Peers, D. M., 2003, « 'There is Nothing More Poetical than War': Romanticism, Orientalism, and Militarism in J. W. Kaye's Narratives of the Conquest of India », dans Codell, J.F., (dir.), *Imperial co-histories: national identities and the British and colonial press*, Madison (N.J.), Fairleigh Dickinson University Press.

Porter, P., 2009, *Military orientalism: Eastern War through Western Eyes*, London, C. Hurst & Co.

Rosoux, V. r.-B., 2001, *Les usages de la mémoire dans les relations internationales : le recours au passé dans la politique étrangère de la France à l'égard de l'Allemagne et de l'Algérie, de 1962 à nos jours*, Bruxelles, Bruylant.

Sémelin, J., 2005, *Purifier et détruire*, Paris, Editions du Seuil.

Stanski, K., 2009, « 'So These Folks are Aggressive': An Orientalist Reading of 'Afghan Warlords' », *Security Dialogue*, n°40 (1), 73-94.

Taylor, A. J., Rourke, J. T., 1995, « Historical Analogies in the Congressional Foreign Policy Process », *The Journal of Politics*, n°57 (2), 460-468.

Wallach, J. L., 1967, *Das Dogma der Vernichtungsschlacht*, Frankfurt a. M., Bernard & Graefe Verlag.

Wertsch, J. V., 2008, « Collective memory and narrative templates », *Social Research: An International Quarterly*, n°75 (1), 133-156.

Zürn, M., & Checkel, J. T. (2005). « Getting Socialized to Build Bridges: Constructivism and Rationalism, Europe and the Nation-State », *International Organization*, n°59 (4), 1045-1079.